

LETTRE DE M. COILLARD AUX AMIS DES MISSIONS EN FRANCE

Léribé, 15 juin 1876.

Les détails qu'on a pu vous donner sur les réunions et les travaux de notre synode vous auront portés, j'en suis sûr, à bénir Dieu avec nous. Quant à nous, nous avons lieu de nous humilier, car, tout en mettant notre confiance en Lui, hélas ! nous avons bien du souci ! Mais, que je le dise à sa gloire, l'entrain et la parfaite harmonie de nos chrétiens de Léribé ont suppléé à leur petit nombre et nous ont rendu la tâche facile et agréable. Les chefs Molapo, Mopéli et Lesasana, et aussi les principaux hommes de la tribu ont fait bon accueil à tous les missionnaires et aux délégués des Églises. Cela, le vif intérêt et le profond respect avec lesquels nos discussions ont été suivies, ont été pour nous la preuve que notre synode était non-seulement réhabilité dans l'esprit de la nation, mais que, dans notre propre district, — qui l'eût jamais pensé ? — il était vraiment *populaire*. Et les faits subséquents ont montré que nous ne nous étions pas trompés. Donc, ce synode n'est pas seulement une vision fort belle sur laquelle nous aimerons longtemps à reporter nos pensées, c'est plus : c'est, je l'espère, un monument dans l'histoire de nos Églises tel que ceux que les patriarches élevaient dans le désert à la gloire de Dieu, pour consacrer le souvenir de ses révélations et de ses bénédictions. Nous savions que de nombreux amis, en Afrique, en Angleterre, en France et ailleurs avaient tout particulièrement prié pour nous ; et la réponse du Seigneur aux prières de tant de ses enfants ne pouvait se borner aux succès de quelques réunions qui nous ont laissés sous les plus douces impressions. Dieu soit béni ! un grand changement s'est déjà opéré autour de nous. Je ne parle pas d'un réveil général, de ces grandes pluies que nous désirons, mais je me demande si peut-être nous n'en entendons pas

déjà le bruit lointain. Si nous avons attendu longtemps, n'est-ce pas une raison de croire que le moment va arriver où nos vœux les plus ardents vont s'accomplir !

Peu avant le synode, j'avais traversé notre district en long et en large pour voir où je pourrais placer des catéchistes. Partout, là même où l'on m'avait donné le plus d'espoir, je trouvais les portes fermées : on craignait le chef Molapo. J'en conférai avec lui, je reçus de vagues promesses, puis un message qui vint tout renverser. L'entrée de deux villages me paraissait cependant assurée, mais quand il s'agit d'en venir au fait de l'installation de nos évangélistes, tout changea. Je trouvais tant de peur chez les gens, tant de mauvaise foi et d'hostilité chez le chef, que force me fut d'abandonner la partie. La porte était bien fermée !... C'est dans ces circonstances-là qu'un digne serviteur de Christ, qui passa quatre semaines avec nous et s'initia à tous les détails de notre œuvre, me dit que, pendant plusieurs jours, un passage s'était imposé si irrésistiblement à son esprit qu'il y voyait un message du Maître : « Voici, j'ai ouvert devant toi une porte que personne ne peut fermer ! »

Depuis le synode, deux mois à peine se sont écoulés ; j'ai placé quatre évangélistes, avec le consentement des gens eux-mêmes et de ce chef ombrageux qui nous a toujours contrecarrés. Donc la porte est ouverte, et si bien que nous avons dû envoyer deux hommes aux Églises de Morija et de Thabana-Morèna pour leur répéter le cri du Macédonien : « Passez vers nous et venez nous secourir ! » Le chef lui-même nous y pousse : « Qu'on instruisse les enfants dans tous les villages, dit-il ; placez des catéchistes, des maîtres d'école partout ; hâtez-vous ! » Nous croyons rêver. Est-ce bien vraiment Molapo qui parle ainsi ? Qu'est-il donc arrivé, et à quoi attribuer ce revirement si soudain ? Eh vraiment, je n'en sais rien. Je sais seulement que le Seigneur tient le cœur des grands dans sa main, et qu'il l'incline où il lui plaît comme des ruisseaux d'eau. Mais où sont les

hommes, où sont les moyens pour satisfaire à ces besoins ? Nous avons maintenant dans notre district huit annexes, la plupart à de grandes distances de la station.

Deux de ces annexes sont à l'extrémité du district et je puis dire du Lessouto. Permettez-moi de vous faire voyager quelques jours avec nous, cela vous donnera une idée de notre manière de faire. Après avoir placé Céphas de Morija à Plakoli, nous chevauchons dans le district de Bontatzoute et plus loin dans celui de Makhoakhoeng. Ce sont les limites du Lessouto dans cette direction, et aussi celles de ma paroisse. Nous sommes une douzaine de cavaliers, une bande toute pleine d'entrain. On parcourt la campagne et on gravit les collines en chantant des cantiques, on se disperse dans les villages, on parle à celui-ci, on accoste celui-là, et puis l'on se retrouve pour se raconter ce qu'on a fait. De temps en temps, un exercice biblique vient resserrer nos rangs et captiver l'attention. L'histoire de Jonas; celles de Samson, de David, de Daniel; les incidents du voyage des Israélites ne s'épuisent et ne s'usent jamais. Le soir, arrivés au village où nous passerons la nuit, chacun a sa tâche. Les plus jeunes feront paître les montures en se relevant à tour de rôle; les autres s'occuperont d'apprêter le mouton traditionnel et des détails du coucher, pendant que les plus âgés ou les plus respectables de la bande causent avec les gens de l'endroit. Bientôt on entend des jeunes gens à la voix puissante crier dans diverses parties du village : *Thapélong! thapélong!* A la prière! en faisant la dernière syllabe aussi longue que leur haleine le permet. Cela vaut bien une cloche. Ce n'est pas que nous réussissions toujours à avoir une grande assemblée. Mais partout on peut compter sur un certain nombre d'hommes, de femmes et d'enfants qui viennent s'accroupir autour de nous. Nous prenons le premier verset d'un cantique, que nous faisons répéter ligne après ligne et chantons plusieurs fois, puis un passage de la Parole de Dieu : « Dieu a tant aimé le monde, » ou : « C'est une parole certaine et

digne d'être entièrement reçue, » et qui suggèrent une foule de questions auxquelles on répond généralement avec beaucoup de simplicité.

Après quelques paroles d'application et une courte prière, chacun se retire. C'est ainsi que nous arrivons chez Molupé, le chef des Makholokoés. On dirait le bout du monde. Impossible à un wagon de se frayer un chemin dans ces montagnes escarpées et ces vallées toutes déchirées par d'affreux torrents. Les Makholokoés avaient porté à dos le bagage d'Abraham, notre évangéliste, et nous le trouvâmes déjà installé avec sa famille, provisoirement du moins. A peine avions-nous dessellé nos montures, qu'une pluie glaciale survint. Elle tomba toute la nuit. On m'avait assigné une misérable petite hutte où il n'y avait de place que pour deux. Je m'y blottis de mon mieux avec Mikéa. Le reste de la bande était resté dans la grande hutte du *lekhothla*, — la maison de ville ! — spacieuse, mais toute délabrée. Il y pleuvait comme à la rue. Quant à la propreté, n'en parlons pas ; nous étions tous logés à la même enseigne. Les égards de nos hôtes nous firent aisément oublier ces misères. C'était le samedi soir. Et s'il allait pleuvoir comme cela demain ! O gens de petite foi ! Avant de nous séparer, un frère mosouto disait dans sa fervente prière : « Oho Molimo ! apola maru ! » Seigneur, disperse les nuages ! Le lendemain, un épais brouillard enveloppait les montagnes ; mais, se fondant peu à peu aux rayons du soleil, il mettait à découvert un beau ciel bleu et, tout autour de nous, des montagnes majestueuses. Qu'ils étaient donc beaux les Maloutis avec leurs flancs couverts de verdure, leurs roches humides scintillant au soleil et leurs pics s'élançant dans les airs avec leur couronne de neige ! Une prière de famille, le déjeuner, un exercice de lecture et de chant furent simultanément improvisés. Bientôt les hommes des villages avoisinants arrivèrent et la réunion commença, en plein air bien entendu. Cette fois, par miracle, pas de chiens qui aboient et se battent, pas de cochons qui rôdent en

grognant ni d'enfants qui crient. « Mes amis, dis-je à l'assemblée, connaissez-vous un seul village au monde où l'on ne meure pas, et où l'on ne creuse jamais de fosses ? — Non, on meurt partout, tous meurent ! — Et que devient le cadavre qu'on enterre ? — Il devient la proie de la pourriture. — Avez-vous jamais entendu dire que quelqu'un, au lieu de devenir la proie de la corruption, soit revenu à la vie et soit sorti vivant du tombeau ? — Oh non, jamais ! — Eh bien, mes amis, je vais vous parler d'un homme qu'on avait mis à mort, puis enseveli et qui est revenu à la vie. Et alors, je leur racontai la mort, la résurrection, l'ascension du Sauveur... « Cet homme extraordinaire, le Fils de Dieu, ajoutai-je, a déclaré que toute puissance lui est donnée aux cieux et sur la terre, et il nous a donné cet ordre : Allez et instruisez toutes les nations : je suis toujours avec vous jusqu'à la fin du monde. Voilà, mes amis, ce qui a amené vos missionnaires dans ce pays, et voici pourquoi cet homme mossouto vient vivre parmi vous... »

L'intérêt était tel que j'avais à peine fait une question que plusieurs voix répondaient à la fois. En pareille circonstance, chacun peut prendre la parole, privilège dont nos Bassoutos usent en général largement. Dans ce cas-ci, les discours ne manquèrent pas d'originalité.

L'assemblée dispersée, le chef appela un à un de grands jeunes gens, à l'attitude pleine de respect. « Voici mes fils, dit-il, vois maintenant les fruits de tes abécédaires, » et aussitôt, de chercher un livre ou plutôt les feuillets d'un livre que lui savait par cœur, mais que ses fils lisaient avec intelligence, à mon grand étonnement.

Après nous être occupés de l'emplacement de la station et d'autres détails, nous quittâmes nos amis les Makholokoés, le cœur plein de joie, pour nous rendre auprès du chef Mathèla. Nos montures nous deviennent bientôt à peu près inutiles, il faut les conduire à la bride, une bonne partie du chemin. L'air est très-vif, mais l'exercice nous réchauffe.

Les montagnes, avec leurs gorges sauvages et leurs belles vallées, me ravissent et me rendent peu à peu étranger à la conversation animée de mes compagnons. Ils sourient de ce que j'admire un pays où l'on chevauche si péniblement et où le bétail ne prospère pas.

Dans un vallon rocailleux, nous traversons le hameau du seul chrétien de ces quartiers. Il s'appelle Malachie ; il s'était, pendant un temps, détourné de la foi ; son retour date d'une visite que nous lui fîmes il y a deux ans, mon ami Mabile et moi. En nous voyant, grande est sa joie.

Du pain de millet, du lait, des cannes de sorgho sucrées régalaient la troupe ; puis nous passons, emmenant Malachie avec nous. Dans l'après-midi, nous gravissons encore une haute montagne, et nous voici chez Mathèla, le chef des Makhoakhoés. Il nous attendait avec une foule de gens, et nous conduisit immédiatement chez son fils aîné, où l'évangéliste doit être placé. Son village est perché comme un nid d'aigle sur le sommet d'une montagne. Un dernier effort, et nous voici arrivés. On procède immédiatement aux affaires qui se traitent selon toutes les règles. « Voici un ambassadeur, dis-je, non pas de Ketchoaya, le chef des Zoulous, mais de Jésus-Christ ; recevez-le d'une manière digne d'un tel maître ! » Mathèla parla longtemps, remerciant le missionnaire, plaidant avec ses gens, leur démontrant les avantages de l'éducation et les privilèges de l'Évangile, et leur enjoignant de fréquenter le culte, d'envoyer les enfants à l'école et d'aider courageusement à l'installation de leur catéchiste. On aurait pu croire que l'homme qui parlait était un de nos chrétiens les plus vivants. Il avait autrefois reçu l'Évangile à Morija, mais depuis longtemps il ne le pratiquait plus dans ses montagnes. Il y eut toute une série de discours fort intéressants, qu'on écouta avec une patience des plus louables, car il faisait un froid qui nous transperçait le corps.

Du haut de cette montagne, mes yeux plongeaient dans

une profonde vallée où s'accomplit, il y a quinze ans, un horrible drame qui jeta l'effroi dans la tribu. Mais mes pensées étaient ailleurs. J'étais transporté de joie de ce que le nom de Jésus allait être proclamé dans ces belles montagnes. Oh ! qu'il sera beau le jour où les louanges du Sauveur retentiront dans tout cet immense district, voleront de vallon en vallon, de village en village et de bouche en bouche !

Mais bientôt nous ne serons plus seuls, chers amis, dans cette partie du champ du Seigneur. Des catholiques vont devenir nos voisins et nos rivaux, l'ennemi va semer l'ivraie, et déjà il la sème à pleines mains. Il fait parade de grands projets, il va s'emparer de toute la jeunesse ; chaque enfant qui ira à leur école sera habillé, gratis, et que sais-je encore ? Oui, mais ils viennent un peu tard ; le Nouveau Testament les a devancés, la lumière s'est levée. Toutefois, vous comprendrez la nécessité pour nous de redoubler d'efforts, et pour vous de nous seconder.

Le retour de notre expédition chez les Banyais vous affligera sans doute, mais ne découragera personne. Nous allons bientôt nous réunir pour aviser à ce qu'il y a à faire. Le Seigneur nous donne de sérieuses leçons ; qu'il nous fasse la grâce d'en profiter ! Puissions-nous ne chercher que sa gloire, que sa volonté, et nous mettre nous-mêmes avec nos plans les plus chers, nos idées les plus arrêtées, sur son autel ! L'Évangile est entré en Europe par une prison. Le Seigneur est tout-puissant, et il est tout sage. Nous avons une route toute ouverte par Kuruman, Kolobeng, Inyati chez Mosélékatsi. Nous ne perdons pas courage.

Voilà donc une nouvelle expédition sous la direction du Dr Stewart qui se rend au lac Nyassa. Que Dieu la fasse prospérer ! Le mot d'ordre que donnait Moody aux chrétiens d'Europe en les quittant, c'est celui qui retentit dans le champ missionnaire et en Afrique plus que jamais : « En avant ! en avant ! »